

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

The Institute has attempted to obtain the best original copy available for filming. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of filming, are checked below.

L'Institut a microfilmé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de filmage sont indiqués ci-dessous.

Coloured covers/
Couverture de couleur

Coloured pages/
Pages de couleur

Covers damaged/
Couverture endommagée

Pages damaged/
Pages endommagées

Covers restored and/or laminated/
Couverture restaurée et/ou pelliculée

Pages restored and/or laminated/
Pages restaurées et/ou pelliculées

Cover title missing/
Le titre de couverture manque

Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées

Coloured maps/
Cartes géographiques en couleur

Pages detached/
Pages détachées

Coloured ink (i.e. other than blue or black)/
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire)

Showthrough/
Transparence

Coloured plates and/or illustrations/
Planches et/ou illustrations en couleur

Quality of print varies/
Qualité inégale de l'impression

Bound with other material/
Relié avec d'autres documents

Continuous pagination/
Pagination continue

Tight binding may cause shadows or distortion along interior margin/
La reliure serrée peut causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la marge intérieure

Includes index(es)/
Comprend un (des) index

Title on header taken from: /
Le titre de l'en-tête provient:

Blank leaves added during restoration may appear within the text. Whenever possible, these have been omitted from filming/
Il se peut que certaines pages blanches ajoutées lors d'une restauration apparaissent dans le texte, mais, lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas été filmées.

Title page of issue/
Page de titre de la livraison

Caption of issue/
Titre de départ de la livraison

Masthead/
Générique (périodiques) de la livraison

Additional comments: /
Commentaires supplémentaires:

This item is filmed at the reduction ratio checked below /
Ce document est filmé au taux de réduction indiqué ci-dessous.

10X	12X	14X	16X	18X	20X	22X	24X	26X	28X	30X
<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input checked="" type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>	<input type="checkbox"/>

LE PROPAGATEUR

Volume IX.

15 Décembre 1898

Numéro 20

BULLETIN

* **Canada.**—Dans quelques jours auront lieu des élections partielles en quelques endroits de notre province. Nous ne nous occupons pas de politique, on le sait, si ce n'est quand, malheureusement, la politique empiète sur le domaine de l'Église : telle est, d'ailleurs, la règle qu'ont tracée aux journalistes catholiques les Souverains Pontifes Pie IX et Léon XIII. Nous dirions presque, comme on l'a dit pour le 1er et le 4e commandement de Dieu, qu'il est surprenant que ces règles aient dû être ou posées, ou rappelées. Mais il paraît que ce sera nécessaire tant que l'homme sera homme—c'est-à-dire, un être tristement imparfait.

Que de flots d'encre dépensés depuis que les élections auxquelles nous faisons allusion sont fixées, que d'injures on s'est lancées à la face ! Et cependant, n'est-il pas évident que deux choses sont absolument nécessaires : en tout premier lieu, la défense de notre divine religion ; en second lieu, le maintien de notre langue et de nos droits ? Que nous importe, je vous le demande, qu'un député soit rouge, blanc ou bleu, s'il n'a ni énergie, ni force morale, ni connaissances requises pour s'occuper du bien public ? Et que nous importe ces nuances, si celui qui a du caractère et de l'instruction s'engage, comme doit s'engager un honnête homme, c'est-à-dire avec la volonté ferme d'exécuter sa promesse, à défendre notre foi, notre langue, nos droits ? Est-ce que, dans ces trois idées de Dieu, de patrie, de famille, ne sont pas comprises toutes les questions brûlantes du jour : instruction ; exemption de taxes des édifices du culte, des établissements de charité, des couvents ; colonisation intelligente de notre belle province ; encouragement des arts et des sciences, etc., etc.

—Nous avons exprimé le regret, en quelqu'un des numéros de cette publication, du manque de connaissance de la religion chez un trop grand nombre d'écrivains de notre province. Cette absence de la science la plus utile de toutes, celle du petit catéchisme, produit une absence de tact qui prêterait à rire ou à hausser les épaules, si ce n'était si triste. On voit, dans des journaux protestant de leur dévouement à la religion, accoler à la même page, à la même hauteur, des titres flamboyants dont le premier, évidemment, est l'annonce d'un procès passionnel et d'une affaire que l'on peut qualifier de scandaleuse ; le second titre, séparé de ce premier par une ligne imperceptible, est celui d'une grande cérémonie religieuse chez les Pères d'un Ordre établi à Montréal. Un journal traite une femme assassin d'*héroïne* ; un autre donne, en caractères presque aussi forts que son nom, un titre à vous

arracher des larmes : *Une douloureuse épreuve*. La femme assassin dont nous parlons, "sent, nous dit un sous-titre considérable par sa longueur et la force du caractère employé, ses forces l'abandonner à la lecture du drame... reconstitué dans le rapport des..." Un second sous-titre, en forts caractères gras, nous annonce qu' "à la prière de l'accusée le tribunal ajourne la séance." Tout au coin, à gauche, inaperçu, se trouve un premier article sur les cérémonies du beau jour de l'Immaculée Conception !...

Avouez que, sans être ni prude ni bigot, un catholique connaissant sa religion doit ressentir une réelle indignation à la vue de telles grossièretés, pour ne pas dire de telles impiétés !

Quant aux résultats de ces procès scandaleux donnés jusque dans les moindres détails, ils sont visibles, tangibles, mais en même temps effrayants dans notre bonne province : si cela continue, la forêt de Bondy ne sera rien en comparaison du Bas-Canada ! Les assassinats se multiplient d'une façon terrifiante ; les vols à main armée, les bris de clôtures, les fausses monnaies ne comptent presque plus, tout l'intérêt se portant sur un tel qui a employé tel moyen pour couper le cou à celui qui le gênait, ou sur tel autre qui a cru devoir perfectionner ce coup de telle manière.

Oh ! je comprends un saint et regretté évêque s'efforçant de bannir de son diocèse les prétendus grands journaux ! Cela deviendra un devoir d'assainissement public. Avec un grand avocat de Paris nous dirons : "Vous avez enseigné le meurtre et le vol ; vous avez laissé attaquer Dieu et ses ministres ou vous les avez attaqués ; vous avez bafoué les choses les plus sacrées, été la désunion, la haine dans les familles, suscité les discordes civiles en flattant les passions du peuple : récoltez ce que vous avez semé !..."

Ce qui manque, à Montréal—et que de fois nous l'avons entendu dire par des prêtres éminents, réguliers ou séculiers !—c'est un journal populaire et quotidien absolument catholique. Les laïques nous disent que ce journal est impossible : on l'a dit durant des années à la vaillante *Croix*, au *Pèlerin* de Paris : cela n'empêche pas la *Croix* de tirer à plusieurs cent mille exemplaires ; si l'on comptait toutes les *Croix* publiées dans les Départements de France, on obtiendrait un tirage de plus d'un million !

Un grand évêque de France—Mgr Besson, si nos souvenirs sont exacts—disait en un mandement à propos des mauvaises lectures : "Si vous m'affirmez qu'en lisant un mauvais journal, un mauvais livre, vous n'en ressentez rien, je vous répondrai : Êtes-vous déjà mauvais à ce point ?" Dans un autre ordre d'idées, devons-nous dire : "Si dans une ville catholique comme Montréal, un journal catholique n'est pas possible, devons-nous en conclure que les catholiques de cette ville sont bien tièdes ou déjà bien mauvais ?"

On nous en voudrait, si nous n'agissions pas avec franchise et, si nous ne blâmions pas énergiquement ce qui doit être blâmé : notre conscience nous le reprocherait d'ailleurs, et nous craignons ces reproches. Mais il y a là une question de devoir impérieux, et cela seul suffirait pour nous.

—On agite toujours la question du ministère de l'Instruction Publique à Québec : avec *La Vérité* de Québec nous dirons que ce projet est extrêmement dangereux, surtout par suite de l'esprit de parti qui entrerait en ce ministère dès le premier jour de son existence. D'un autre côté, il ne faut pas oublier que l'État a le devoir très strict de faciliter aux pères de famille l'éducation et l'instruction, en commençant par l'instruction religieuse. De droit naturel et divin, le père de famille seul a la mission de donner à ses enfants l'éducation morale, l'instruction religieuse et scientifique : quand il est catholique, ses engagements envers l'Église, son titre de fils de l'Église, l'obligent à donner cette éducation et cette instruction de manière à ce que ses enfants, à leur tour, observent les lois de Dieu et de l'Église. Mais comme, presque toujours, il ne peut s'occuper exclusivement de ce soin de ses enfants, il choisit des maîtres qu'il peut et qu'il doit absolument—il est citoyen de l'État, l'État doit le protéger—vouloir approuvés par l'Église, et ni ministre, ni gouvernement, ni roi, n'a le pouvoir de s'opposer à l'exécution de ce droit primordial et insaisissable du père de famille. Dès lors, l'État n'a qu'une mission : celle de faciliter au père de famille l'éducation des enfants, soit en faisant construire des écoles où le besoin s'en fait sentir, soit en fournissant aux maîtres *approuvés* par l'Église les moyens justes et raisonnables de vivre, non pas en choisissant les maîtres au plus bas soumissionnaire—si nous osons employer ces mots—, mais en prenant les plus dignes et en les payant généreusement : l'enseignement est un bienfait que l'argent ne peut payer, quelle que soit la somme offerte à celui qui enseigne.

Un ministère de l'Instruction Publique agirait-il, ainsi, et peut-on en donner la garantie à l'Église et aux pères de famille, quel que soit le parti ou la nuance politique au pouvoir?—Alors, nous ne voyons aucun inconvénient à la création de ce ministère. Mais mon engagement peut-il jamais lier mon voisin qui m'est totalement inconnu, et ai-je le droit de le lier?—Ce sera la réponse du ministère qui succédera immédiatement au premier, et tout sera perdu.

Oui, c'est dangereux, très dangereux même, qu'un ministère de l'Instruction Publique!

*. **Etats-Unis.**—La paix avec l'Espagne a été forcément conclue, parce que, dit le fabuliste,

La raison du plus fort est toujours la meilleure.

ODÉRIC.

ÉTRENNES.

Que de doux souvenirs évoque ce simple mot : ÉTRENNES. Si l'enfant en parle six mois avant l'échéance pour faire comprendre ses désirs, et six mois après pour se rappeler son bonheur d'un jour, les grands n'imitent-ils pas quelque peu les petits en cela ?

Les étrennes peuvent être parfois une charge : c'est quand on excède ses ressources, quand on y mêle l'amour-propre, quand un luxe malsain y préside.

Mais en général, que de bons effets obtenus par des étrennes judicieuses, proportionnées aux moyens de celui qui donne, et à la qualité de celui à qui l'on donne.

Nous avons vu des petits enfants paresseux corrigés de leur paresse par le don d'une boîte d'outils de menuisiers ; un enfant sans ordre devenu un modèle d'ordre par la promesse qu'on lui a fait faire d'être plus soigneux, si pour ses étrennes on lui donnait une boîte de compas ardemment convoitée. Mais qui mieux est, nous avons vu des jeunes gens, des jeunes personnes, ramenés au bien, à la vertu, par le don discret d'un livre bien écrit, soit Bossuet, Fénelon, ou quelque autre pour les grandes questions religieuses ; soit Racine, Corneille, pour la poésie classique et la noblesse des idées ; par des romans mêmes, soit d'Alex. de Lamotte, de Marie Maréchal, cet aimable bon cœur, Z. Fleuriot, autre cœur compatissant, Raoul de Navery, etc.

A celui qui doute, croyez-vous que ce ne soit pas un cadeau utile et qui deviendra agréable, que les *Notes d'un Catéchiste*, d'un savant et zélé prêtre de Saint-Sulpice de Montréal ? Est-ce que les plus grands philosophes ne se sont pas extasiés devant ce livre qui contient toute science : le petit catéchisme ?

A ceux qui rejettent la bienfaisante influence de l'Église dans la société, les faits héroïques que suscite cette divine Église dans les peuples, est-il don plus opportun que le superbe ouvrage de C. Wallon, *Jeanne d'Arc*, celui de l'illustre Bénédictin dom Guéranger, *Sainte Cécile et la société romaine aux deux premiers siècles*, celui de Godefroid Kurth, le célèbre professeur de l'Université de Liège, *Clovis* ?

A la jeune personne, au jeune homme restés bons, ne peut-on donner avec grand avantage *La Terre-Sainte*, par Victor Guérin ; la *Vie des Saints illustrée* ; *sainte Élisabeth de Hongrie*, admirable ouvrage de Montalembert, *saint Martin*, par A. Lecoy de la Marche, *la Vie de Léon XIII*, par Bernard O'Reilly—pour ne citer que ceux-là ?

Quels superbes cadeaux aussi que ces Écrins contenant deux ou plusieurs volumes pieux assortis, choisis avec le plus grand tact et la plus grande connaissance des besoins de l'âme.

Quant aux petits cadeaux, ceux que l'on ne veut pas choisir dans la librairie ; les cadeaux plus riches, que l'on offre comme complément d'un ameublement, comme décor d'une chambre ou d'un salon, rien ne surpasse la beauté même artistique des objets de fantaisie que nous avons assez longuement énumérés dans notre article NOUVEL AN, de notre numéro du *Propagateur* du 1er de ce mois.

Un jeune ménage sera très heureux de recevoir, comme garniture de salon, une paire de superbes vases avec, comme pièce de milieu, un surtout assorti, en albâtre, en brocatelle, en jaspe, en porcelaine ; des pots à fleurs pour salon ou entrées de maisons, des potiches, des vases de terre cuite vernissée, des jardinières ou des bouquetiers de toutes formes.

A une dame, on peut fort bien donner un objet en maroquinerie, une boîte à ouvrage, une boîte à bijoux, une boîte à gants.

A un jeune homme, on offrira très utilement un portefeuille en maroquin, un nécessaire de toilette pour voyage, une cassette à serrure.

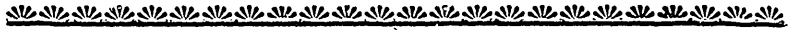
Aux enfants, outre le bel assortiment de jeux pour garçons ou pour filles que nous avons en nos magasins, on peut donner des albums, des objets en vannerie fine, la tableterie, les meubles pour chambres d'étude, les appareils photographiques les plus faciles, les plus perfectionnés, dont nous avons également un très grand choix en nos magasins.

Aux couvents, outre une quantité des objets détaillés plus haut, on donnera des bénitiers : on verra que ceux de notre immense assortiment sont des plus délicats, des mieux choisis, des plus artistiques.—Ou des statues : il faudrait voir celles que nous possédons, pour juger du fini de leur exécution.—Ou des crucifix : il nous faudrait plus d'une page comme celle-ci pour en détailler seulement les différentes matières, or, argent, ivoire, bois précieux, avec ou sans écrins, avec pied ou sans pied, crucifix avec cadres riches, etc.

Enfin, pour détails plus complets, nous prions nos bienveillants lecteurs de se reporter à notre article NOUVEL AN paru dans le *Propagateur* du 1er de ce mois, ou de nous demander ce numéro : nous le leur enverrons immédiatement.

CADIEUX & DEROME.

Montréal, 15 décembre 1898.



—* Cartes *—

—DE—

BONNE * ANNÉE

AVEC LES TITRES SUIVANTS

DEPUIS 5 CENTIMS A \$1.00 CHAQUE

- 1.—*Bonne Année.*
- 2.—*Heureuse année.*
- 3.—*Que la nouvelle année vous apporte la joie.*
- 4.—*Mes meilleurs souhaits de bonheur.*
- 5.—*Acceptez mon souvenir.*
- 6.—*Puisse tout vous sourire et mes vœux vous porter bonheur.*
- 7.—*Que 1899 vous apporte la joie et le bonheur.*
- 8.—*Un rien est tout pour l'amitié.*
- 9.—*Mille bons souhaits.*
- 10.—*Tous mes vœux pour votre bonheur.*
- 11.—*L'Amitié ne connaît pas l'oubli.*
- 12.—*Souvenez-vous de qui vous l'envoie.*
- 13.—*Bonne et très sainte année.*
- 14.—*Le souvenir rapproche les amis éloignés.*
- 15.—*Bonne et heureuse année.*
- 16.—*Joyeuse année, 365 jours de joies.*
- 17.—*Le parfum de la vie c'est le souvenir.*
- 18.—*Tous mes vœux de bonne année.*
- 19.—*L'Amitié est l'avant-goût du bonheur.*
- 20.—*Mes meilleurs souhaits.*
- 21.—*L'Amitié est une fleur que l'on cueille dans toutes les sai-*
- 22.—*L'Amitié sème de fleurs le chemin de la vie.* [sons,
- 23.—*Les amis sont des parents choisis par le cœur*
- 24.—*Bonne année pour vous et les vôtres,*
- 25.—*Heureuse et sainte année.*
- 26.—*La distance ne sépare pas les cœurs que l'amitié réunit.*
- 27.—*Il m'est doux de vous dire Bonne Année.*
- 28.—*Pieux Souvenir.*
- 30.—*Recevez mes souhaits de bonne année.*
- 31.—*Que la paix soit pour vous la couronne de
cette nouvelle année*

*IMAGES peintes sur parchemin, sujet religieux, sentences
variées, à 35 cts, 60, 75, \$1.00, 1.25 la pièce,*

N. B.—En demandant ces CARTES il suffira d'indiquer le numéro
du TITRE que l'on veut avoir.

Les Jeunes Gens du Nouveau Testament

Par le R. P. J.-M. LAMBERT,

Missionnaire Apostolique.

1 fort vol. in-12..... 63 cts.

L'APOTRE SAINT JEAN

Les trois amours du jeune homme chrétien.

Parmi les personnages de l'Évangile qui se recommandent à l'attention de la Jeunesse, l'apôtre saint Jean tient, sans contredit, sinon le premier rang, du moins un rang principal. Sa virginale et radieuse figure, pleine de grâce juvénile et d'attractive bonté, comme son nom, du reste, l'indique, se détache avec un relief plus marqué du groupe si intéressant des douze apôtres choisis par Jésus pour être les compagnons et les témoins de sa vie, en même temps que les continuateurs de sa mission rédemptrice.

Aussi bien, parmi les apôtres, occupe-t-il une place à part et, plus qu'eux, a-t-il joui des prérogatives les plus glorieuses et les plus douces dont une créature puisse être ici-bas l'objet : je veux dire la confiance et l'amitié du Fils de Dieu, au point d'être désigné dans l'Évangile sous une dénomination spéciale : "le disciple que Jésus aimait."

C'est cette noble et belle figure de Jean l'Évangéliste, modèle et patron de la Jeunesse, que je veux, en terminant ces entretiens, vous faire admirer, chers jeunes gens, comme, en les commençant, je vous ai fait admirer l'austère et mâle figure de Jean-Baptiste.

Ce serait assez dire et faire de lui un suffisant éloge que de vous commenter la parole citée tout à l'heure : "Le disciple que Jésus aimait" ; car il est clair que si Jésus l'aima plus tendrement et plus intimement que les autres apôtres, c'est qu'il avait trouvé en lui plus de motifs capables de le lui rendre plus aimable, des qualités plus attachantes ou, pour mieux dire, des vertus plus délicates, plus nobles, plus exquis. La recherche de ces vertus nous fournirait un sujet d'étude des plus instructifs et des plus intéressants. Je m'attacherai de préférence à développer une autre pensée non moins salutaire à vos âmes. Jean n'a pas seulement été aimé. Il a aussi aimé. Tous les amours dignes d'un grand cœur, d'un cœur créé pour l'infini, ont trouvé dans le sien la place qu'ils méritent, une place d'honneur. Pour résumer ces amours, je les réduirai à trois principaux qui doivent faire battre le cœur du jeune homme chrétien, et y régner sans jamais ni

s'altérer ni s'affaiblir : l'amour de Dieu, de Jésus-Christ, l'amour de la très sainte Vierge et l'amour du prochain.

J

L'amour envers Dieu ne consiste point seulement dans certaines spirations du cœur vers Dieu, dans certaine affection sentimentale qui nous fait concevoir pour Dieu une tendresse passagère. Il consiste dans la fidélité et l'empressement à servir Dieu, dans une disposition vraie, constante et habituelle à faire sa volonté, à se dévouer à ses intérêts, à se sacrifier, au besoin, pour sa gloire.

Tel a été, dans toute sa réalité, l'amour de Jean pour Jésus.

Originaire de la Galilée, fils de Zébédée et frère aîné de Jacques le Majeur, il était par Salomé, sa mère, allié à la famille de Jésus.

De condition modeste, dépourvu de toute culture littéraire, il n'avait d'autre science que celle du métier de pêcheur, comme son père, et d'autre moyen d'existence que le produit de son obscur labeur. Mais, à défaut de richesses et de science, il avait une âme droite et pure, un cœur délicat et généreux une nature élevée, riche en ressources morales, ornée de toutes les qualités qui font les hommes de valeur.

Voilà l'homme ou plutôt le jeune homme que Jésus aima et dont il voulut faire son disciple, Jean venait d'entrer dans sa vingt-quatrième année. En compagnie de son père et de Jacques, son frère, il était occupé à raccommoder les filets dans une barque sur le bord du lac de Génésareth. Jésus vint à passer près d'eux. Il appela les deux fils de Zébédée et les invita à le suivre, comme il l'avait fait précédemment pour Pierre et André. Et voilà que, sur la simple parole de celui qui les appelait, sans hésiter un seul instant, mus par la grâce qui les sollicitait intérieurement, Jean et son frère se levèrent, abandonnèrent barque et filets et, prenant congé de leur père, ils se mirent à la suite de Jésus.

Quelques jours auparavant, à la voix de Jean-Baptiste qui montrait du doigt Jésus, en disant aux foules :

“Voici l'Agneau de Dieu,” Jean était allé vers lui, attiré par un charme secret, irrésistible, déjà conquis par celui qui, en retour, allait tant l'aimer.

A partir de ce moment, toute la vie de Jean, tous ses rapports avec le Sauveur sont marqués au coin d'un amour qui semble être et qui est l'âme même et la passion de sa vie. Amour chaste et virginal comme celui qui en est l'objet ; amour tout fait de religieuse vénération, d'estime souveraine, d'adoration véritable, de dévouement sans bornes ; amour ardent, généreux, intrépide, ne reculant ni devant la persécution, ni devant les supplices, ni devant la mort elle-même ; amour constant et indéfectible ; amour tenace et victorieux de tout ce qui altère, épuise, paralyse la puissance affective du cœur.

Lisez, ou plutôt étudiez attentivement les détails évangéliques

concernant "le disciple que Jésus aimait" ; et vous découvrirez dans l'amour par lequel il répondit à l'amitié de Jésus les divers caractères qui viennent d'être énumérés.

Vous le verrez constamment auprès du Sauveur, inséparablement associé à sa vie, le suivant partout, uniquement préoccupé de ses intérêts, saintement jaloux de sa gloire. A la vue des Samaritains inhospitaliers qui refusent de recevoir Jésus dans leur cité, il s'indigne et, dans l'impétuosité de son zèle et de son affection : " Maître, s'écrie ce " Fils du tonnerre," faites tomber sur eux le feu du ciel ! "

Un étranger qui se dit partisan, disciple de Jésus, chasse au nom de Jésus les démons. Jean ne peut souffrir qu'on exerce une mission sans l'avoir reçue. Il veut empêcher cet homme de tromper les foules crédules. Il ne faut rien moins que la défense expresse du Maître pour l'en détourner.

Lorsque, dans son affection aussi ambitieuse qu'ardente, sa mère Salomé vient solliciter du Sauveur les premières places pour ses fils dans son royaume, Jean, répondant à la question posée par Jésus, déclare être résolu à boire au calice du sacrifice et de la souffrance. Et lorsque l'heure d'y boire a sonné, il sait prouver que son amour pour le Sauveur n'est pas seulement " en langue et en parole," selon qu'il le dira dans la suite, mais " en œuvre et en vérité." Les apôtres, cédant à la peur, ont abandonné leur cher Maître au Jardin des Olives, et se sont enfuis, le laissant au pouvoir de ses ennemis. Jean, lui, ne le quitte point. Seul, il lui reste fidèle. Son tendre amour pour Jésus, lui faisant surmonter toute crainte et mépriser tout danger; le conduit, la nuit de la Passion, au milieu du peuple décide pour être le témoin, affligé et impuissant, des huées, des accusations, des traitements infâmes dont son bon Maître est l'objet. Il le suit à travers les rues de Jérusalem, dans les tribunaux, sur le Calvaire. Il se tient debout, avec Marie, la mère désolée, au pied de la croix sur laquelle agonise et meurt la douce victime expiatrice des péchés du monde. Jean subit là un martyre ineffable et prouve à Jésus par sa présence et les tortures de son âme la fidélité et la constance de son affection.

Puis, lorsque la nouvelle de la résurrection de Jésus s'est répandue dans Jérusalem, dès qu'elle est parvenue à la connaissance des apôtres, c'est Jean qui, dans l'ardeur de sa joie et de son désir de revoir Jésus, arrive le premier au sépulcre. C'est lui encore qui, quelques jours plus tard, avec cette clairvoyance, cette promptitude de perception que donne l'amour dont brûle un cœur pur, reconnaît le Sauveur ressuscité apparaissant à ses apôtres sur le bord du lac de Tibériade.

L'amour, c'est la vertu royale, souveraine, la vertu-mère, génératrice de toutes les autres vertus. En elle, comme à leur source, s'alimentent ces dernières. Par elle, comme par leur principal moteur, ces vertus s'exercent et produisent leurs actes con-naturels.

C'est surtout en l'apôtre saint Jean qu'il est donné de constater

la vérité de ce fait d'une manière on ne peut plus sensible et palpable. La pureté du cœur et l'innocence de la vie, la simplicité, la candeur, la modestie, l'oubli de soi, le dévouement poussé jusqu'au sacrifice et au martyr ; le zèle actif, empressé, généreux, ardent et débordant, soucieux du salut des âmes ; la haine absolue du mal, l'horreur pour toute duplicité, toute injustice, toute souillure : telle est, dans sa splendide variété, l'opulente efflorescence de vertus sorties, comme d'une semence féconde, de la charité qui remplissait le cœur du disciple vierge.

L'Esprit-Saint a dit que "la bouche parle de l'abondance du cœur". Si des actes nous passons aux paroles et aux écrits de l'Apôtre privilégié, de l'Évangéliste du Verbe, nous y verrons le même amour de Dieu briller d'un éclat sans pareil.

Comment, en lisant l'Évangile sorti de sa main, n'y point sentir palpiter, en quelque sorte, le cœur saintement passionné du bien-aimé disciple ? Comment surtout ne point découvrir en chacune des pages ou, pour mieux dire, en chacune des lignes de ses Épîtres l'amour dont ce cœur déborde envers le Dieu d'infinie charité, envers ce "Verbe de vie" dont il a pu dire, en toute exactitude de langage : "Je l'ai vu et contemplé de mes yeux ; je l'ai touché de mes mains ; je l'ai entendu de mes oreilles," moins encore des oreilles du corps, que de celles de l'âme divinement instruite par l'éternelle Sagesse ? Et que dire de son Apocalypse, ce recueil des visions de l'amour virginal, extraterrestre, aux accents vibrants comme un écho des harmonies célestes, des transports béatifiques, qui s'achève par ce cri d'un amour impatient, assoiffé de s'unir définitivement et indissolublement à son objet : "Venez, Seigneur Jésus, venez !"

Et maintenant, mes amis, voyez et admirez les faveurs inestimables, les prérogatives incomparables dont cet amour a été, dès ici-bas, récompensé ; et comprenez par là quels grands biens sont réservés à ceux qui, comme Jean, s'attachent à Jésus et l'aiment plus que tout au monde.

Tandis que le Sauveur répartit ses faveurs sur les autres apôtres, il les réunit toutes et les condense, en quelque sorte, sur l'Apôtre bien-aimé et tout aimant. Car il fait tout à la fois de lui un apôtre, un évangéliste, un docteur, un évêque, un confesseur, un martyr, un fondateur de chrétientés, le père d'un grand nombre d'âmes. Et, en même temps, il fait de lui l'un de ses plus intimes confidentes ; il va même jusqu'à l'honorer de marques d'amitié exceptionnelles, uniques.

A la Cène, il lui permet de se reposer la tête sur sa poitrine adorable et de puiser, à cet ineffable contact, des flots divins de lumière et de charité. A lui seul il révèle le dernier mot de la trahison qui déchire son cœur, à l'heure où ce cœur épuise les manifestations de sa tendresse envers les hommes. Déjà, précédemment, le Sauveur l'avait rendu témoin de sa transfiguration sur le Thabor, comme il le devait rendre témoin de son agonie au Jardin des Olives, l'associant ainsi plus intimement aux circonstances les plus notables de sa vie mortelle.

Est-il faveur plus signalée, marque plus éclatante de l'amour de prédilection de Jésus à l'égard de son disciple, que la donation qu'il lui fit, au Golgotha, de sa mère, trésor sans prix, créature incomparable, objet le plus digne, après Dieu, de l'amour des hommes ?

Joignez à ces gages plus sensibles d'affection tous ceux par lesquels le Sauveur a voulu récompenser la foi, la pureté, la fidélité, le dévouement de son bien-aimé disciple ; entre autres, cette puissance étonnante de pénétration qu'il a donnée à son regard et qui l'a rendu capable de contempler dans le sein du Père la génération éternelle et l'Incarnation du Verbe, et d'y lire les destinées du monde régénéré par ce Verbe fait chair.

II

Je vous parlais, tout à l'heure, de la donation que Jésus mourant avait faite à Jean de sa divine mère. Ce don suprême, fait à un tel moment, disait assez au donataire quel prix le donateur y attachait. Ne soyez donc point surpris, mes amis, qu'après Dieu, qu'après Jésus, ce que Jean a le plus aimé ici-bas soit Marie.

Il l'a aimée comme mère de Jésus, ce qui revient à dire comme mère du Sauveur des hommes, de celui "qui, ayant aimé les "siens qui étaient en ce monde, les aima jusqu'à la fin," jusqu'à l'excès, jusqu'à la dernière limite possible à l'amour. Ah ! comment n'eût-il pas aimé celle par qui la lumière a lui dans les ténèbres, la vie a été rendue à ce qui était mort ? Celle qui reproduisait si fidèlement dans sa personne, dans ses paroles et dans ses actes la bonté, la douceur, la tendresse compatissante, le dévouement sans bornes du Dieu fait homme devenu son propre fils ? Comment, ayant tant aimé ce fils, n'aurait-il pas aimé sa mère ? L'un et l'autre n'étaient-ils pas indissolublement unis dans les desseins de Dieu, et ne méritaient-ils pas de l'être dans l'amour que les hommes devaient leur rendre ? Retrouvant Dieu en elle, il l'aimait d'un amour qui tenait de la vénération, du culte, et il ne faisait en cela que traiter selon sa valeur cette créature dont on a pu dire qu'elle a confiné à la divinité.

Mais Jean a aussi aimé Marie comme sa mère, sa propre mère. N'est-ce pas à lui, tout d'abord, que Jésus mourant l'avait, en quelque sorte, léguée ? "Mon Fils, voici votre mère ?" lui avait-il dit du haut de la croix où il agonisait. "Et à partir de ce moment, nous dit l'Évangile, ou plutôt nous dit saint Jean lui-même, le disciple la reçut dans sa maison et la considéra véritablement comme sa mère."

Du reste, en léguant ainsi à Jean sa mère, Jésus avait eu soin d'épancher dans le cœur de l'apôtre qu'il se substituait tout l'amour dont le sien était rempli et débordait pour Marie. Et en même temps qu'il avait conféré à Jean le titre et les fonctions de fils adoptif de cette incomparable mère, Jésus lui avait conféré l'esprit, les aptitudes, les sentiments réclamés par ce titre et ces

fonctions. Aussi bien, tout ce que l'affection naturelle peut mettre de tendresse, de délicatesse, de dévouement empressé dans un cœur de fils ; tout ce que la grâce peut ajouter à la nature en un cœur d'homme, Jean le ressentit, dès lors, dans son cœur à l'égard de sa mère d'adoption. Après la mort et la sépulture du Sauveur, il la prit auprès de lui et ne la quitta plus, lui prodiguant ses soins et ses services, pourvoyant à tous ses besoins, lui servant tour à tour de compagnon et d'ange tutélaire, de consolateur et d'appui, remplaçant de son mieux auprès d'elle le fils qu'elle avait perdu, qui était l'âme de son âme et auquel il lui tardait tant d'être à jamais réunie !

Et cet amour filial de Jean pour Marie ne fit que grandir et s'accroître de jour en jour, durant les dix-huit ou vingt-quatre années qu'ils vécurent ensemble, soit à Jérusalem, soit à Éphèse.

Les saints exemples de l'auguste mère, son humilité, sa douceur, sa modestie, son immense charité, son ardeur dans la prière ; puis ses entretiens tout célestes, les confidences toutes surnaturelles dans lesquelles son âme virgine s'épanchait dans celle du disciple vierge : tout cela ne faisait que rendre plus intime et plus intense leur affection réciproque, que resserrer davantage les liens qu'il avait plu à Dieu de former entre ces deux âmes si bien faites pour s'aimer.

III

Un troisième amour a rempli le cœur de saint Jean. Il l'a rempli jusqu'à en déborder. C'est l'amour du prochain, l'amour des âmes, le zèle de leur salut.

Cet amour se rattache logiquement et nécessairement aux deux autres. Il en découle comme une conséquence toute naturelle. "Le premier commandement, disait Jésus, est celui-ci : Vous aimerez le Seigneur votre Dieu de tout votre cœur, de toute votre âme et de tout votre esprit." Et il ajoutait : "Le second commandement est en tout semblable au premier : Vous aimerez votre prochain comme vous-même."—"Toute la loi, concluait le Sauveur, est contenue et résumée dans ce double précepte."

Nul n'a mieux que saint Jean compris théoriquement et pratiquement cette admirable connexion entre l'amour de Dieu et l'amour du prochain, l'amour des âmes créées par Dieu et pour Dieu. Nul, par suite, n'en a mieux parlé. Tandis que les autres évangélistes se bornent à mentionner le précepte de la charité, il le commente, lui, avec un art merveilleux et en expose les diverses obligations avec une plénitude qui procède de l'abondance d'un cœur qui déborde.

"C'est là, dit-il après le Sauveur, c'est là le commandement nouveau, substitué sans retour à l'usage de rendre "dent pour dent et œil pour œil." La fidélité à ce commandement, la pratique de l'amour mutuel, voilà le signe distinctif auquel on reconnaîtra les disciples du Dieu d'amour. Comme ce dernier a aimé les hommes, ainsi les hommes devront-ils s'entr'aimer. Il a aimé,

lui, jusqu'à livrer sa vie pour ceux qui étaient ses ennemis, jusqu'à leur pardonner sans réserve. Ainsi devra-t-on s'aimer et se pardonner réciproquement. Mieux encore : il faudra que cet amour des disciples du Christ les uns envers les autres aille jusqu'à les fondre en une admirable unité et que, comme les trois Personnes divines ne font qu'un entre elles, ainsi ils ne fassent qu'un eux-mêmes, sachant bien que ne pas aimer, ne pas s'aimer les uns les autres c'est se vouer à la mort, tandis que être fidèle au précepte sacré de la charité c'est demeurer dans le Seigneur qui est la vie véritable."

Rempli de cette sublime doctrine du Maître, tout pénétré, tout débordant de sa charité, l'Apôtre se dévouera et se dépensera au service des âmes. Comment dire son zèle à annoncer l'Évangile après la descente du Saint-Esprit ; son intrépidité, la fermeté, la hardiesse de ses réponses en présence de ses ennemis et de ses contradicteurs ; les conversions innombrables opérées par sa parole entraînant ; sa sollicitude dans le gouvernement des églises fondées par lui ? Rien ne peut mettre des bornes à cette ardeur conquérante, qui n'aspire qu'après la diffusion du règne de Dieu dans les âmes. Il parcourt la Judée et la Samarie ; il convertit à la foi l'Asie presque tout entière ; il porte les lumières de l'Évangile jusqu'aux extrémités de l'Orient.

Mais la persécution, en se déchaînant contre les chrétiens dont il est à la fois le père, le guide et le modèle, l'atteint tout le premier. Arrêté et conduit à Rome, il est plongé dans une chaudière d'huile bouillante. Miraculeusement préservé, il en sort sain et sauf. Un supplice en remplace un autre. L'empereur Domitien le relègue dans l'île de Pathmos. Il y est condamné aux mines. Malgré le poids de ses quatre-vingt-dix années, il supporte vaillamment ce douloureux exil qui se prolonge dix-huit mois. L'épreuve achevée, il revient reprendre la direction spirituelle des chrétiens d'Éphèse et couronner une existence centenaire par l'exercice d'un apostolat aussi actif et fécond à son terme qu'à son début.

Tel est le disciple formé à l'école de la charité, sur le modèle du divin Sauveur des âmes. Tel est "l'apôtre de la sacrée dilection," dont la passion souveraine, le but sans cesse poursuivi a été d'unifier les cœurs en l'amour de Jésus-Christ.

Qui de vous ne connaît cette histoire si touchante successivement racontée par Eusèbe et par Clément d'Alexandrie, dans laquelle est peinte en des couleurs si vives la tendre sollicitude de Jean et sa charité débordante ? Un jeune homme d'Éphèse, qui avait été l'un de ses plus fervents disciples, s'était, dans la suite, livré à la débauche. Puis, entraîné par ses passions, il était devenu le chef d'une bande de brigands. Saint Jean étant revenu à Éphèse, après son exil à Pathmos, et apprenant la conduite criminelle de celui qu'il avait aimé comme un fils, se mit à sa recherche et ne se donna de repos qu'il ne l'eût retrouvé. En vain le brigand essayait-il de se soustraire à ses exhortations pressantes. Les instances, les supplications, les larmes du saint vieil

lard finirent par amollir ce cœur endurci, et le chef de bandits, ramené par lui à sa première ferveur, devint l'un des chrétiens les plus édifiants de l'Église d'Éphèse.

On a dit avec raison que l'amour empêche le cœur de vieillir. C'est littéralement vrai de l'apôtre saint Jean. Si les années et, plus encore, les fatigues de l'apostolat et l'épreuve d'un martyre prolongé et varié affaiblirent, épuisèrent presque son corps, elles ne parvinrent pas à atteindre son cœur. Ce cœur resta toujours jeune. Il conserva jusqu'à la fin toute l'activité de sa flamme, et jamais ne se lassa de dicter aux lèvres de l'apôtre les divines recommandations de la charité.

On rapporte que, ne pouvant plus marcher, il se faisait transporter à l'église et là, comme un père au milieu de ses enfants, il exhortait les chrétiens à s'entr'aimer comme des frères : " Mes petits enfants, leur disait-il, aimez-vous les uns les autres." Et à ceux, qui respectueusement lui reprochaient de leur répéter sans cesse la même chose, il répondait doucement : " Tel est le précepte du Seigneur ; et si on l'observe, cela suffit."

Réponse vraiment digne de celui qui, plus aimé que les autres, avait compris que sa vie, pour être elle-même une digne réponse à une telle prérogative, ne devait être qu'un exercice continué d'amour.

IV

Chers jeunes gens, vous dont le cœur est naturellement aimant ; vous que presse un si impérieux besoin d'aimer ; voulez-vous, en donnant à vos cœurs des objets vraiment dignes d'amour, les garantir des indiscretions et des excès d'une affection trop humaine ? Attachez-vous de préférence, attachez vous avant tout au triple objet dont il vient de vous être parlé : Jésus-Christ, la Vierge Marie et les âmes.

En vérité, vous ne sauriez rien trouver qui soit plus aimable. En dehors de ce triple objet, que pourriez-vous, d'ailleurs, aimer ? Le monde, ses honneurs, ses richesses ? Les plaisirs et les jouissances qu'il offre ? Mais qui peut impunément y attacher son cœur ? Et quand le cœur, surtout le cœur d'un jeune homme, est épris de ces choses-là, ce qui revient à dire est pris par elles, peut-il encore s'affectionner à ce qui est pur, noble et saint ? peut-il se passionner pour tout ce qui demande l'oubli de soi, le désintéressement, le dévouement, le sacrifice ?

Ne craignez point, jeunes chrétiens, que ce triple amour dont l'apôtre saint Jean vous donne l'exemple, étouffe, en la réduisant et en la comprimant, la noble puissance d'affection que Dieu lui-même a mise en vos cœurs. Bien au contraire, il ne fera que lui communiquer une expansion plus grande, en même temps qu'il la rendra plus dégagée de tout ce qui pourrait altérer sa pureté et amoindrir sa valeur.

Sachez-le bien : les grands cœurs, les cœurs vaillants, intrépides, héroïques, sont ceux qu'emplit l'amour de Dieu, de Jésus-Christ, l'amour de la Vierge Marie, et l'amour surnaturel du

prochain : trois amours inséparables, qu'on doit trouver en tout cœur chrétien.

Ama et fac quod vis, vous dirai-je avec saint Augustin. Aimez, aimez Dieu, aimez Jésus, aimez Marie, aimez les âmes ; et faites ensuite ce que vous voulez. Ces trois amours seront la garantie de tous les autres. Ils ne vous feront vouloir et accomplir que des œuvres de tous points irréprochables. Ils sauront contre-balancer l'action si souvent néfaste du monde, vous soustraire au danger qu'il offre au cœur du jeune homme. Ils entretiendront en vous l'amour de la famille, et celui de la patrie. Ils vous guideront dans la recherche des plaisirs légitimes et des relations honorables ; dans le choix de vos amis et dans les affections permises. Ils vous inspireront le goût, l'attrait, l'amour de tout ce qui est sérieux et élevé. Ils allumeront dans vos cœurs la sainte passion du bien, de la vertu, de la sainteté.

L'ANGELUS AU DIX-NEUVIÈME SIÈCLE

Par Monseigneur GAUME

Protonotaire apostolique.

Troisième édition.—1 vol. in-8°, illustré, 75 cts, net franco .. \$0.45

MIRACLES DE L'ANGELUS

2 juin.

La petite fille de douze ans.—Sa prophétie.—Étonnement des auditeurs.—Accomplissement de la prophétie, perpétuel et universel.—L'Angelus partout et toujours : preuves.—Fait humainement inexplicable.

Cher ami,

Je m'adresse aux habitants de n'importe quelle ville ou village de l'ancien et du nouveau Monde. C'est un jour de solennité. Hommes et femmes de tout âge et de toute condition remplissent l'église. Ils ne sont ni fous, ni hallucinés, ni payés pour mentir à leur conscience et nier le soleil en plein midi. Tous, au contraire, sont désintéressés et sains d'esprit et de corps, comme il faut être pour déposer devant un tribunal.

Mes amis, leur dis-je, si, au sortir de la grand'messe, une jeune fille de votre paroisse, connue de vous tous, à peine âgée de quatorze ans, pauvre et pauvrement vêtue, vous réunissait autour d'elle et vous tenait ce langage :

“ A partir de ce moment, toutes les nations me proclameront bienheureuse : oui, toutes sans en excepter une seule. Non seulement vous, mes parents et mes amis, habitants de cette paroisse, où je suis née et où j'ai vécu, vous chanterez ma gloire et mon

bonheur, à vous s'uniront non seulement tous les habitants de notre province, non seulement tous les habitants de la France et de l'Europe entière ; mais encore tous les habitants de l'Asie, de l'Afrique, de l'Amérique et des autres parties du monde, découvertes ou à découvrir. Il en sera ainsi, non seulement une fois, mais tous les jours des millions de fois, jusqu'à la fin du monde.

"Chacune de mes paroles sera recueillie précieusement, comme un oracle ; mon nom sera béni dans toutes les langues. Le jour de ma naissance et celui de ma mort, ou plutôt de mon triomphe, seront des jours de fête pour l'univers entier. Aux louanges de la terre se joindront les concerts des anges, et ces louanges et ces concerts dureront autant que l'éternité."

Dis-moi, cher ami, quelle impression produirait, sur les compatriotes de la jeune enfant, un pareil langage ? Saisis d'un douloureux étonnement, tous diraient : "Elle a perdu la raison."

Or, ce fait étrange, incompréhensible, renversant, s'est réalisé. Il y a aujourd'hui dix-huit cent soixante-douze ans passés, une pauvre petite fille, d'une petite ville de Galilée, appelée Nazareth, à peine âgée de quatorze ans, connue seulement par la pauvreté de sa famille, annonçait d'elle-même tout ce que nous venons d'entendre, et tout s'est réalisé, comme elle l'avait prédit : *A partir de ce moment toutes les nations me proclameront bienheureuse.*

De l'heure où je t'écris, remonte à l'heure où la jeune prophétesse de Juda révéla ses glorieuses destinées, tu ne trouveras ni une génération, ni un siècle, ni un peuple qui n'ait accompli sa prophétie, en la proclamant de mille manières la plus heureuse des créatures. Entends-tu les chants d'admiration et les hymnes de louanges qui *nuît et jour*, d'un bout du monde à l'autre, retentissent en son honneur ? Vois-tu la terre entière couverte de temples magnifiques, où les arts, l'or, le marbre, les pierres précieuses se réunissent pour célébrer sa gloire ?

Sans m'étendre davantage, prête l'oreille à ces millions de cloches suspendues à des millions de tours, qui sans interruption ébranlent les échos de l'univers. Que sont les puissantes trompettes de l'Église militante, sinon l'incompréhensible bonheur de la jeune Israélite ?

J'ai dit nuit et jour, sans interruption, et j'ai dit vrai.

A raison du mouvement du soleil, le matin, le midi et le soir sont toujours sur quelque point du globe. Il en résulte que l'Angelus sonne toujours quelque part et que le carillon virginal ne cesse jamais de chanter les paroles prophétiques de la petite fille de Nazareth : *Toutes les générations me proclameront bienheureuse.*

Quand il est *minuit* en France et dans toutes les contrées voisines, l'Angelus sonne en *Asie*, dans la Chine occidentale, à Siam, en Birmanie et au Thibet.

Quand il est *une heure du matin*, il sonne dans le Bengale, à Calcutta, puis à Ceylan, Madras, Pondichéry et le Maduré.

Quand il est *deux heures du matin*, il sonne sur la côte de Malabar, dans le Maïssour, à Goa et à Bombay.

Quand il est *trois heures du matin*, il sonne à l'île de France, aux îles Seychelles, puis à Bourbon et à Madagascar.

Quand il est *quatre heures du matin*, il sonne en Perse, à Aden, à Bagdad, en Mésopotamie, puis en Syrie, à Jérusalem, à Damas, à Beyrouth ; en *Afrique*, dans l'Abyssinie et le pays des Gallas, à Zanzibar, et, en *Europe*, dans une partie de la Russie.

Quand il est *cinq heures du matin*, il sonne dans l'*Asie Mineure*, aux nombreuses îles de la Grèce ; en *Europe*, dans une partie de la Russie, de l'Autriche, de la Turquie et de la Bulgarie ; en *Afrique*, dans l'Égypte, sur la côte de Natal, près du pays des Cafres et au cap de Bonne-Espérance.

Quand il est *six heures du matin*, il sonne en *Europe*, dans une partie de l'Autriche et de l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, puis la France, la Belgique, et l'Angleterre ; en *Afrique*, à Tripoli, puis Tunis, l'Algérie et le Dahomey.

Quand il est *sept heures du matin*, il sonne en *Europe*, en Espagne, en Portugal, en Irlande ; dans l'*océan Atlantique*, à Sainte-Hélène et aux îles Féroë.

Quand il est *huit heures du matin*, il sonne sur les côtes occidentales d'*Afrique*, le Sénégal, la Sénégambie et les deux Guinées ; dans l'*océan Atlantique*, aux îles Canaries, du Cap-Vert et des Açores, et dans l'*océan Glacial*, l'Islande.

Quand il est *neuf heures du matin*, il sonne dans l'*Amérique du Sud*, au Brésil, à Fernambouc, Oïnde et San-Salvador.

Quand il est *dix heures du matin*, il sonne à la Guyane, au Paraguay et à l'Uruguay ; dans l'*Amérique du Nord*, dans toute l'île de Terre-Neuve.

Quand il est *onze heures du matin*, il sonne dans les quatre vicariats apostoliques de la Nouvelle-Écosse et du Nouveau-Brunswick ; dans la *mer des Antilles*, aux îles de la Trinité, de la Dominique, de la Martinique et de la Guadeloupe, puis à Saint-Domingue ; enfin, dans l'*Amérique du Sud*, au Vénézuéla, la Bolivie et la République Argentine.

Lorsqu'il est *midi* en France et dans les contrées voisines, des milliers de cloches remplissent les airs de leurs sons joyeux, et, aux oreilles de l'homme le plus distrait comme le plus incrédule, font retentir la prophétie virginale : *Toutes les générations me proclameront bienheureuse.*

Au même moment, l'Angelus du matin sonne dans l'*Amérique du Nord*, au Canada, dans les missions glacées de la baie d'Hudson, la Virginie, le Maryland, la Caroline, la Floride et autres États : dans la *mer des Antilles*, à la Jamaïque et à Cuba ; dans l'*Amérique du Sud*, chez les nations catholiques de la Nouvelle-Grenade, de l'Équateur et du Pérou.

A *une heure après midi*, l'Angelus sonne dans l'*Amérique du Nord*, au Missouri, à la Louisiane, puis au Texas et dans une partie du Mexique.

A deux heures après midi, l'Angelus sonne dans l'Amérique du Nord, au Mexique et aux montagnes Rocheuses.

A trois heures après midi, l'Angelus sonne dans l'Amérique du Nord, la Californie et l'Orégon.

A quatre heures après midi, l'Angelus sonne dans l'Océanie, aux îles Gambier et aux îles Marquises.

A cinq heures après midi, l'Angelus sonne dans l'Océanie, aux archipels de Pomotou et de Taïti, puis au grand archipel des Sandwich.

A six heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, aux îles Samoa, Tonga, Wallis et Futuna.

A sept heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, à l'archipel Viti et à la Nouvelle-Zélande.

A huit heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, à l'île des Pins et la Nouvelle-Calédonie, les Nouvelles-Hébrides et les Nouvelles-Philippines.

A neuf heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, dans les vastes colonies anglaises de l'Australie, à Sidney, Brisbane, Melbourne, puis à Van-Diemen, ou Tasmanie.

A dix heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, au diocèse d'Adélaïde, aux îles Moluques, puis les Célèbes, et les Philippines; en Asie, dans la Mandchourie, la Corée, et l'île japonaise de Lieou-Kieou.

A onze heures du soir, l'Angelus sonne dans l'Océanie, au diocèse de Perth et la Malaisie; en Asie, dans la Chine orientale, à Shanghai, Pékin, Nankin, puis en Cochinchine et au Tonkin (1).

Qu'en dis-tu, mon cher ami ? La jeune fille de Nazareth n'est-elle pas la reine des prophètes, par son éclat, par sa durée, par son étendue, comme le fait qu'elle annonce éclipse tous les autres faits de l'histoire ?

Lorsqu'un conquérant a remporté une grande victoire, quelques coups de canon annoncent à ses peuples son triomphe et son bonheur : il y en a pour moins d'un jour. Où est le conquérant dont la terre entière ait jamais célébré la gloire, par une canonade éternelle ?

Pourquoi cet enthousiasme que rien n'affaiblit, cette allégresse, humainement inexplicable ? Je te le dirai dans mes prochaines lettres.

Tout à toi.

(1) Voir les *Annales de phil. chrét.*, numéro de nov. 1867, p. 341.—Si, dans les lieux qui viennent d'être indiqués, l'Angelus ne se sonne pas, il se récite : ce qui n'ôte rien à la perpétuité et à l'universalité du fait.

PARTIE LÉGALE

Rédacteur : **ALBY**

MUR NON-MITOYEN.—OUVERTURES.

QUESTION.—Ma maison, située dans le village X, a pour pignon un mur qui m'appartient en entier. Puis-je, à mon gré, pratiquer toutes sortes d'ouvertures dans ce mur? On me dit que j'ai ce pouvoir vu que l'article 534 du code civil ne concerne que les propriétés situées dans les cités et villes incorporées.

Campagnard.

RÉPONSE.—L'article 534 du code civil ne fait aucune distinction entre les propriétés situées dans les cités et villes et celles qui sont situées dans les campagnes. Il est applicable à tous les murs non-mitoyens "*joignant immédiatement l'héritage d'autrui*". Vous ne pouvez pratiquer dans votre mur que des "*jours ou fenêtres à fer maillé et verre dormant*". Ces fenêtres ne doivent pas être au-dessous de la hauteur fixée par l'article 535 du code, c'est-à-dire qu'elles doivent être *au moins* à neuf pieds au-dessus du plancher s'il s'agit du rez-de-chaussée, et *au moins* à sept pieds au-dessus du plancher des étages supérieurs.

PÈRE ADOPTIF.—TAXE DE SUCCESSION

QUESTION.—Mon père adoptif qui vient de mourir m'a légué une certaine somme d'argent. Il n'existe aucun lien de parenté entre nous. Quel est le montant des droits que je dois payer au gouvernement?

Néré J.....

RÉPONSE.—Vous devez payer au gouvernement dix pour cent du montant du legs qui vous a été fait. C'est la taxe imposée aux étrangers légataires. L'adoption n'est pas reconnue par nos lois comme elle l'est en France. L'enfant adoptif n'a pas plus de privilèges que les simples étrangers.

AUX CORRESPONDANTS

E. L.—La machine à planer *tenant à fer et à clous* et ayant été placée dans le moulin à *perpétuelle demeure*, est immeuble par destination. (Code civil, articles 379 et 380.) Elle se trouve affectée par l'hypothèque grevant le moulin dont elle fait partie. Vous ne pouvez pas revendiquer cette machine à l'encontre du créancier hypothécaire. Vous avez simplement un recours contre votre vendeur qui, au mépris de ses engagements, a transporté la machine dans le nouveau moulin et l'y a incorporée.

Max. St-L.—Tant que le procès-verbal qui régit les travaux de la route en question n'aura pas été légalement amendé ou remplacé, je considère que les propriétaires d'emplacements riverains ne sont pas obligés aux travaux de cette route.

Joseph B.— En vertu de l'article 2006 du code civil, ceux qui ont fourni les provisions ont un privilège sur les immeubles du défunt "*pour leurs fournitures pendant les douze derniers mois.*"

Il en est de même dans le cas de *cession de biens* et dans le cas de saisie lorsqu'il y a *allégation de la déconfiture du débiteur*. (Code de Procédure civile, article 673.)

(De *La Revue du Notariat*, du 15 novembre 1898).

Les actes sous seing privé sont faits la plupart du temps sous cette forme pour éviter les remontrances d'un notaire scrupuleux.

Le développement de l'instruction a multiplié les actes sous seing privé. Chacun sait que l'acte sous seing privé est celui qui est passé sous la simple signature des parties sans l'intervention d'un officier public. La règle est qu'on peut faire de cette manière presque tous les actes et conventions, à moins que la loi ne le défende, ce qui est fort rare.

Il n'y a pas de ville, même de peu d'importance, où ne fleurisse quelque une de ces officines qualifiées : Agences de renseignements, intermédiaires pour ventes et locations, recouvrements de toutes créances, etc.

Ces demi-savants ne doutent de rien ; ils écrivent les lettres, rédigent les actes et conventions.

Nous ne voulons point médire absolument des agents d'affaires : il y en a d'excellents et de parfaitement honorables.

Mais il est permis, alors qu'on invoque tant de griefs contre les notaires, de déclarer que ces messieurs sont, en général, ignorants, âpres au gain, véreux et sans scrupules.

Le public toutefois leur donne aisément sa confiance, par suite de cette même propension qui le pousse à préférer les charlatans aux médecins diplômés.

Il y a encore d'autres raisons de leur vogue : c'est qu'ils sont à l'abri de tout contrôle. Ils sont libres de tout tarif, et par là même presque toujours plus exigeants que le notaire.

NOTE DE LA RÉDACTION.—*La Revue du Notariat* est publiée à Lévis. Elle paraît le 15 de chaque mois. Monsieur le notaire J.-Edmond Roy, membre de la Société Royale, en est le directeur et le rédacteur en chef. L'abonnement est d'une piastre par année.

HISTOIRE DE Mlle LE GRAS

FONDATRICE DES FILLES DE LA CHARITÉ

Par Madame la Comtesse DE RICHEMONT

PRÉCÉDÉE DE LETTRES DE S. E. LE CAL MERMILLOD ET DU SUPÉRIEUR DES PRÊTRES DE LA MISSION
4e édition. In-12... \$0.90

LA PROFANATION DU DIMANCHE

Considérée au point de vue de la religion, de la société, de la famille, de la liberté, du bien-être, de la dignité humaine et de la santé, par Mgr Gaume, protonotaire apostolique.

Troisième édition.—1 vol. in-18 35 cts

Ière LETTRE

Raison et Plan de cette Correspondance.

I

MONSIEUR ET CHER AMI (1),

Pour répondre à vos désirs, je vous envoie quelques considérations sur la grande question, dont vous faites depuis longtemps l'objet d'une étude approfondie. Rien n'est plus digne, en effet, des méditations d'un homme vraiment politique : la loi sacrée du repos hebdomadaire, étant le fondement de la Religion, est la sauvegarde des États. Aussi, vous avez mille fois raison de dire que si, en nos jours d'aberration, quelque chose avait le droit d'étonner, c'est assurément l'oubli général dans lequel on laisse un point de cette importance. Sans autre préambule, j'arrive à ma préface. Je la crois nécessaire ; mais, rassurez-vous, elle ne sera pas longue.

II

Vous le savez, cinq témoignages immortels appuient tous les dogmes catholiques : la parole de Dieu, qui les révèle ; le sang des martyrs, qui les confirme ; la haine des méchants, qui les attaque ; l'amour des bons, qui les défend ; le bonheur, qu'ils laissent à leur suite. Telle est, dans les temps ordinaires, la démonstration victorieuse de la foi. Cependant il arrive des époques de vertige où l'homme, emporté par l'orgueil, dominé par les sens, non-seulement ferme les yeux pour ne point voir, et les oreilles pour ne point entendre : mais encore essaye de tous les moyens, afin d'obscurcir la vérité qui l'importune. Pour ces jours néfastes, Dieu réserve, en faveur de son œuvre, un dernier témoignage.

Semblable à la foudre, qui déchire l'épais nuage dont les vastes flancs interceptent les rayons du soleil, ce dernier argument dissipe toutes les ténèbres amoncelées sur les intelligences. La vérité est montrée à l'homme comme elle lui fut montrée au sommet du Sinaï, à la lueur des éclairs et au bruit du tonnerre ; ou, comme au Calvaire, dans l'épouvante de l'humanité et dans

(1) Ces lettres sont adressées à M. N..., membre de l'Assemblée législative.

l'ébranlement de toute la nature. Ce dernier argument de la Providence, ce sont les Révolutions.

A la suite de ces formidables ouragans, le sol, bouleversé et profondément entr'ouvert, laisse voir à nu les bases cachées des sociétés humaines. On aperçoit alors celles des grandes assises dont l'ébranlement a déterminé la catastrophe ; on découvre la mine qui est venue l'atteindre ; on comprend ce qu'il aurait fallu faire pour l'éventer, ce qu'il faut faire pour prévenir le retour de ces coupables attaques.

III

Depuis plus de trois siècles, la Providence donne aux nations de l'Europe cette démonstration suprême. Pas un de nos dogmes dont la nécessité sociale ne soit aujourd'hui prouvée par une catastrophe. " La société est un fait divin ; le Symbole avec tous ses articles, le Décalogue avec tous ses préceptes, sans en excepter aucun, sont les conditions vitales des nations civilisées." Voilà ce que disent les montagnes de ruines amoncelées sur le sol européen du nord au midi. Voilà aussi, et je me trouve heureux de le constater, ce qu'un vague instinct commence à faire pressentir aux hommes naguère les plus indifférents, pour ne pas dire les plus hostiles à la révélation. Y revenir ou mourir, et cela sans délai, tel est le point actuel de la question dans l'Europe entière.

Les faciles développements de cette vérité m'entraîneraient trop loin. Le but de notre correspondance est d'appeler l'attention sur une de ces lois chrétiennes qui, elle aussi, est démontrée par des catastrophes. J'oserai même dire qu'ici la démonstration est plus complète et plus éclatante. En effet, si, en parlant de la nécessité des lois et des vérités catholiques, on pouvait admettre du plus et du moins, il serait manifeste que cette loi, plus que les autres, est indispensable à la société : j'ai nommé la loi de la sanctification du dimanche.

IV

Je suis, comme vous, tellement convaincu de la désastreuse influence de la violation du repos hebdomadaire, que je ne puis m'empêcher d'exprimer de nouveau mon douloureux étonnement de l'oubli profond dans lequel est restée cette cause essentielle de la maladie qui nous dévore. Pendant ces dernières années, une longue et noble lutte a été soutenue, par les catholiques de l'Europe entière, en faveur des libertés de l'Église, et par les catholiques de France en faveur de la liberté particulière de l'enseignement. La question est vitale, en effet. L'éducation, c'est l'empire ; car l'éducation, c'est l'homme. Qui d'entre nous ne l'a pas compris ?

Mais si l'éducation religieuse est nécessaire pour former des enfants chrétiens, n'oublions pas que la sanctification du dimanche peut seule assurer la persévérance de l'homme. Qu'au sortir des écoles catholiques les jeunes générations entrent dans un monde

indifférent et antichrétien, elles ne tarderont pas, soyez-en sûr, à devenir elles-mêmes indifférentes et antichrétiennes. Or, toute nation qui ne respecte pas le jour sacré du repos et de la prière est une nation indifférente et antichrétienne, dont le contact est meurtrier pour les générations naissantes. Dès lors, tout espoir de salut disparaît : la société se condamne elle-même à une ruine inévitable.

V

D'ailleurs, toute illusion est désormais impossible. Nous touchons de la main à la plus grande catastrophe de l'histoire. Qu'on ne compte, pour la prévenir, ni sur le verbe humain, ni sur les gros bataillons. Si nous voulons être nous-mêmes nos sauveurs, nous ne sauverons rien, pas même un débris de ces biens matériels auxquels nous avons sacrifié tous les autres. Dieu seul, agissant dans la plénitude de sa miséricorde, peut nous retirer de l'abîme dans lequel nous sommes déjà à moitié plongés. Mais qui peut toucher en notre faveur son cœur paternel ? Une seule chose : le retour à lui.

Placés dans une situation moins grave que la nôtre, les peuples malades ne connurent jamais d'autre voie de salut : Ninive est un type immortel, un type obligé. Qui sait si ce n'est pas pour nous rappeler vivement l'exemple de la cité pénitente, que la Providence vient de nous envoyer ses gigantesques monuments ? Mais par où commencera le retour à Dieu, sinon par le repentir ? Quel sera le premier acte social de ce repentir, sinon l'accomplissement d'un devoir qui conduit à la pratique de tous les autres ? c'est-à-dire la sanctification du dimanche, sans laquelle, nous le verrons bientôt, tout retour social au christianisme est impossible ou illusoire.

VI

Il est plus vrai qu'on ne le pense, et surtout qu'on ne le dit : la France périt par la profanation du dimanche. Malgré les avertissements de tous genres qui lui sont prodigués, consommera-t-elle sa ruine ?... Dieu seul connaît ce redoutable mystère. A nous, qui l'ignorons, notre devoir est de combattre de toutes nos forces, et jusqu'au dernier soupir, en faveur de cette société mourante. En dégageant notre responsabilité, les efforts que nous tentons, si Dieu daigne les bénir, auront pour résultat d'arracher le malade au trépas, ou d'amortir, à l'égard de plusieurs, le terrible choc des événements que tout le monde redoute.

Afin de montrer la vérité dans tout son éclat et de ne laisser ni excuse à l'ignorance, ni prétexte à l'indifférence, ni subterfuge au mauvais vouloir, je vais examiner la question capitale de la sanctification du dimanche sous toutes ses faces ; en d'autres termes, je vais la présenter dans tous ses points de contact avec les intérêts de l'homme et de la société. Ainsi, j'ose dire à tous, riches et

pauvres, maîtres et ouvriers, acheteurs et vendeurs, habitants des villes et habitants des campagnes : si vous voulez conjurer les fléaux suspendus sur vos têtes et échapper à la barbarie qui vous envahit, le plus pressant de vos devoirs est de faire cesser parmi vous la scandaleuse, la désastreuse profanation du dimanche. Oui, vous le devez ; et, du jour où vous le voudrez, vous le pourrez.

1° Vous le devez, si vous tenez encore tant soit peu à la religion de vos pères qui, après tout, est l'unique source des avantages temporels que vous estimez exclusivement. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la religion.

2° Si vous ne tenez plus à votre religion, vous le devez encore, si vous tenez à la société humaine qui protège votre fortune, votre liberté, votre vie. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la société.

3° Si vous ne tenez plus à la société, vous le devez encore, si vous tenez à la famille, le seul bien commun qui nous reste aujourd'hui. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la famille.

4° Si vous ne tenez plus à la famille, vous le devez encore, si vous tenez à la liberté, pour laquelle vous professez un culte si ardent. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la liberté.

5° Si vous ne tenez plus à la liberté, vous le devez encore, si vous tenez à votre bien-être, objet de tous vos labeurs. En effet, la profanation du dimanche est la ruine du bien-être.

6° Si vous ne tenez plus à votre bien-être, vous le devez encore, si vous tenez à votre dignité d'homme, à cette dignité dont vous vous montrez si jaloux. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la dignité humaine.

7° Si vous ne tenez plus à votre dignité d'homme, vous le devez encore, si vous tenez à votre santé et à la santé de ce qui vous est cher. En effet, la profanation du dimanche est la ruine de la santé.

Profanation du dimanche veut donc dire :

- Ruine de la religion ;
- Ruine de la société ;
- Ruine de la famille ;
- Ruine de la liberté ;
- Ruine du bien-être ;
- Ruine de la dignité humaine ;
- Ruine de la santé.

Chacune de ces ruines sera l'objet d'une ou de plusieurs lettres, selon l'importance des développements. Comme vous le désirez, monsieur et cher ami, notre correspondance finira par l'indication des moyens de remédier immédiatement au mal. Je dis *immédiatement* ; car ces moyens sont à la disposition de tout le monde et d'une application aussi sûre que facile.

La longueur de cette lettre ne me permet pas d'entrer en matière aujourd'hui : je le ferai dans peu de jours.

Agréez, etc.

OUVRAGES D'OCCASION

(EN PARFAIT ÉTAT.)

- De l'instruction des femmes, ouvrage destiné aux mères et aux institutrices pour l'enseignement des jeunes filles, par M. l'abbé Balme-Frézol, du clergé de Paris. 1 fort vol. in-8°, \$1.25, net 50 cts, franco..... \$0.57
- Évangile médité et expliqué, pour tous les dimanches de l'année, par les Pères de l'Église, disposé en forme de prônes, par M. l'abbé Pioger. 2 vol. in-12, 75 cts, net 25 cts, franco..... 0.33
- Famille et collège, de leur rôle dans l'éducation, par M. Henri Gras, membre de l'académie impériale de Marseille. 1 fort vol. in-8°, \$1.00, net 25 cts, franco..... 0.30
- Instructions familiales, sur l'oraison mentale, par M. Courbon, docteur en théologie, 4e édition. 1 fort vol. in-12, 75 cts, net 25 cts, franco..... 0.30
- La Cosmogonie de la Bible devant les sciences perfectionnées, ou la révélation primitive démontrée par l'accord suivi des faits cosmogoniques avec les principes de la science générale, par M. l'abbé A. Soriguet. 1 fort vol. in-8°, \$1.50, net 40 cts, franco.... 0.45
- La religieuse instruite et dirigée dans tous les états de la vie, par le R. P. Agricola, carme déchaussé, missionnaire et ancien maître des novices. 2 vol. in-12, \$1.25, net 25 cts, franco..... 0.30
- Le catholicisme présenté dans l'ensemble de ses preuves, par M. F. Baguenault de Puchesse. 2 forts vol. in-12, \$1.50, net 50 cts, franco..... 0.60
- Le culte de la Sainte Vierge dans toute la catholicité, études religieuses, historiques et artistiques, par M. A. Egron. 1 fort vol. in-8°, \$1.50, net 50 cts, franco..... 0.58

- Le curé instruit** par l'expérience de vingt ans de ministère dans une paroisse de campagne, par M. l'abbé J.-B. Aguettaud, du diocèse de Versailles. 2 vol. in-12, net 25 cts, franco..... 0.30
- Les missionnaires et les directeurs de Stations et de retraites** d'après la doctrine de S. Frs-Xavier, de S. Frs-de-Sales, de S. Vincent de Paul, de S. Liguori, etc. Manuel complet précédé d'une introduction sur les avantages des missions et sur la manière de préparer une paroisse à la mission, par le R. P. H. Dominget, mariste. 1 vol. in-8°, \$1.50, net 50 cts, franco..... 0.55
- Manuel de patrologie**, par le Dr J. Alzoz, professeur de théologie à l'université de Fribourg, ouvrage traduit de l'allemand, par M. l'abbé Bélet. 1 vol. in-8°, \$1.50, net 50 cts, franco..... 0.55
- Méthode simple et facile pour annoncer la parole de Dieu** conformément à la tradition, par M. l'abbé Symon de Latreiche. 1 vol. in-12, 30 cts, net 15 cts, franco..... 0.18
- Panegyriques de la Sainte Vierge et des saints**, par les Pères de l'Église, publiés par M. l'abbé le Poussin. 1 vol. in-12, 50 cts, net 15 cts, franco..... 0.20
- Règles d'une vie chrétienne**, d'après les livres saints et les auteurs les plus autorisés, traduites de l'anglais par M. le chanoine Busson, seconde édition. 1 fort vol. in-12, 75 cts, net 30 cts, franco..... 0.35
- Theologia seminariorum totius orbis seu sancti Thomæ Aquinatis *Summa Minor* tractatibus et notis ad concilium tridentinum et vaticanum exacta.** Auctore F. Lebrethon, 3e édition. 5 forts vol. in-18, \$3.00, net..... 1.25
- Trésors de la prédication ou la doctrine du catéchisme du concile de Trente** expliquée et commentée par des textes de l'Écriture sainte et les plus beaux morceaux des Pères et des Docteurs de l'Église, par M. l'abbé Pioger. 4 forts vol. grd. in-8°, \$6.00, net \$2.50, franco..... 3.00
- Triomphe de la Foi**, par le R. P. Marin de Boylesve. 1 vol. in-12, 50 cts, net 20 cts, franco..... 0.25

Pluralité des Mondes Habités

Considérée au point de vue négatif, par l'abbé F.-X. Burque, curé de Fort Kent, Maine, ancien Professeur de Philosophie au séminaire de Saint-Hyacinthe.

1 fort vol. in-8 de 400 pages..... 1.00

RAISONNEMENT COMMUN DE TOUS LES INCROYANTS ET DE TOUS LES
CROYANTS QUI S'APPUIENT SUR LES SCIENCES PHYSIQUES POUR
SOUTENIR LE SYSTÈME DE LA PLURALITÉ DES MONDES.

Le grand cheval de bataille ou d'exploration qu'enfourchent avec tant d'amour nos adversaires de tous les camps, matérialistes et philosophes chrétiens, et sur lequel ils croient se tenir avec tant d'aplomb, lorsqu'ils s'élancent dans l'air, dans l'espace, à la recherche des mondes habités, c'est la prétendue exubérance de la vie à la surface de notre Terre ; c'est le raisonnement suivant : est-il croyable qu'il y ait tant de vie sur ce globe, et qu'il n'y en ait pas, dans les mêmes proportions, sur les autres globes constitués comme le nôtre ?—non, cela n'est pas croyable ; car le nôtre est un des plus petits, des plus insignifiants ; donc la vie partout, la vie avec abondance, avec surabondance ; la vie sous des myriades de manifestations diverses, voilà la grande loi de l'Univers ; donc les vivants-plantes, les vivants-animaux, les vivants-hommes, se trouvent, comme ici, à la surface de tous les globes célestes capables de les porter et de les nourrir ; donc il y a dans l'Univers une foule de mondes habités !

On voit que le raisonnement est le même de part et d'autre. Les deux écoles proclament l'identité absolue de la matière cosmique, exaltent l'abondance de la vie sur la Terre, se récrient à la vue de la petitesse relative de celle-ci, trouvent de l'analogie entre elle et les autres planètes, entre le Soleil et toutes les étoiles, et concluent, par un argument *à pari*, même *à fortiori*, à l'universalité des êtres vivants ; une de ces deux écoles concluant par la force intrinsèque des éléments primitifs, l'autre en vertu de la création et de l'ordonnance de Dieu, avec cette légère différence près, que Mr Pascal n'émet aucun doute à l'égard de l'analogie entre la Terre et toutes les planètes connues, tandis que Mr Flammarion n'est pas aussi sûr de son fait et met une sourdine à son argument, en ayant l'air de dire : Ah ! ça, par exemple, vous savez, si les conditions d'habitabilité ne sont pas tout à fait identiques, il ne faudra pas que ça vous arrête ; car " la Nature nous apprend à ne pas condamner un monde " où cette identité fait défaut.

VICE CAPITAL U RAISONNEMENT COMMUN, FONDÉ SUR LES SCIENCES PHYSIQUES.

Ce vice capital, c'est le défaut d'identité suffisante entre la Terre et les astres du ciel, relativement aux conditions d'existence nécessaires à la vie.

Tous les partisans de la Pluralité des mondes nous ahurissent de leurs exclamations au sujet des découvertes astronomiques de Galilée, de Kepler, de Newton, de Laplace, qui ont révélé la gravitation universelle des satellites autour des planètes, des planètes autour des soleils, et des soleils autour de leurs centres propres de révolution ; comme au sujet des découvertes physiques de Kirschoff et de Bunsen qui ont démontré, par l'analyse spectrale, que la plupart des éléments connus sur la Terre se trouvent pareillement dans le Soleil, dans les étoiles, dans la Lune et dans les planètes.

Ils croient que ces découvertes suffisent pour crier à l'identité parfaite entre la Terre et tous les astres du ciel,—identité de matière constituante, identité de mouvement, identité de ressources, identité de fonctions. Et voyant la vie qui anime de ses millions de formes différentes la surface de notre globe, ils ne font qu'un bond de cette pensée à la conclusion que la vie sous les mêmes formes, ou à peu près, est le terme final de tous les astres.

Halte-là ! Messieurs, votre conclusion n'est point justifiée par vos prémisses. Il y a une autre identité que toutes ces découvertes, pourtant si magnifiques, n'établissent point ; une autre identité sur laquelle vous glissez trop légèrement : une autre identité qui est la seule à considérer dans le problème de la Pluralité des mondes ; et cette identité primordiale, c'est l'identité dans les conditions physiques essentiellement nécessaires à la vie.

Si les conditions essentiellement nécessaires à la vie étaient les mêmes dans les astres que sur la Terre, l'identité serait parfaite, et il en résulterait une grande probabilité, sinon une preuve catégorique, en faveur de votre système. Tout votre système est là incontestablement. Avec l'identité, il se maintient comme chose possible. A défaut d'identité, il s'écroule comme chose impossible.

Admettons que tous les astres de l'Univers sont composés de matière identique, et soumis aux mêmes lois astronomiques, physiques et chimiques. Admettons sur la Terre une abondance, une exubérance même de vie, aussi grande qu'il vous plaira de la supposer. Qu'en résultera-t-il ? Il en résultera évidemment cette vérité, aussi éclatante que le Soleil : que si la Terre est animée partout d'être vivants, c'est parce qu'elle jouit de toutes les conditions nécessaires à leur existence. La question essentielle à vous poser sera donc celle-ci : trouverez-vous les mêmes conditions dans les autres globes du ciel où vous prétendez que la vie existe ?

Vous regardez la Terre ; puis vous regardez les astres ; et vous dites : la Terre fourmille d'êtres vivants ; donc à *pari*, même à *fortiori*, les astres fourmillent aussi d'êtres vivants.

Prouvez donc la parité, Messieurs, dans les conditions d'exis-

tence, dans les conditions absolument nécessaires à la vie ;—ce sont les seules dont il puisse être question ;—et alors, si vous n'avez pas démontré que les astres sont actuellement habités, vous aurez établi, au moins, et on vous accordera, qu'ils peuvent l'être ; ce sera un grand pas de fait.

Eh bien ! cette parité, cette identité, cette analogie essentielle, nul n'en a jamais donné la preuve. Nous la nions formellement. Elle n'existe pas ; ou elle n'existe que dans l'imagination de nos adversaires devenus astrologues ou conteurs de contes des *Mille et une nuits*. La parité fait tellement défaut que, loin de prouver l'habitation actuelle des astres, elle est même insuffisante à créer le moindre doute raisonnable en faveur de leur simple habitabilité.

Voici une comparaison propre à jeter beaucoup de lumière sur le sujet.

Vous défrichez une terre qui n'a jamais produit de blé. Vous semez néanmoins du blé, et vous êtes sûr de la moisson ordinaire. Votre conduite est excellente. Pourquoi ? Parce qu'il y a analogie parfaite entre ce terrain et d'autres terrains dont vous connaissez déjà la nature fertile. Dans un autre cas, un imbécile sème du blé dans un champ de roc vif, après en avoir déjà récolté sur de la bonne terre arable, se disant à lui-même : le blé pousse ici, il poussera bien là ! Un tel raisonnement est absurde, et le malheureux ne récolte rien. Pourquoi ? Parce qu'il n'y a plus d'analogie entre la terre franche et le roc vif.

Voilà le coup de mort de nos adversaires. L'analogie manque entièrement entre le globe terrestre et les autres globes du ciel, quant aux conditions multiples et délicates qui rendent la vie organique possible. Notre globe terrestre est la terre franche ; les autres globes du ciel sont le roc vif. Nous avons, ici, une superbe moisson de vivants, parce que le terrain est propice ; mais que pouvons nous espérer là-bas, sur des roches stériles ?

Encore une fois, l'analogie fait défaut, non seulement l'analogie parfaite, mais la simple analogie suffisante, entre la Terre et les astres du ciel.

LE

Bulletin Eucharistique

C'est avec plaisir que nous recommandons à tous les amis du Très Saint Sacrement, spécialement pour la propagande dans les écoles, communautés et pensionnats cette charmante petite Revue, aussi intéressante que pieuse, et qui depuis trois ans poursuit avec tant de succès sa belle œuvre d'apostolat. Elle est rédigée soigneusement, bien imprimée, illustrée de gravures nombreuses. —Le prix d'abonnement en est de 25 cts. par an. S'adresser : *Bulletin Eucharistique*, Boîte 2261, Montréal.

ŒUVRES COMPLÈTES DU R. P. LACORDAIRE

Précédées d'une notice sur sa vie

9 volumes in-12 \$7.50

On vend séparément :

Vie de saint Dominique. In-12, avec portrait 0.75

Conférences prêchées à Paris (1825-1851) et à Toulouse.
5 volumes in-12 5.00

Lettres à un jeune homme. 10e édition. Joli volume in-32
encadré 0.35

Sainte-Marie Madeleine. 11e édition. Joli volume in-32
encadré..... 0.35

ŒUVRES POSTHUMES DU R. P. LACORDAIRE

Sermons, Instructions et Allocutions. Notices, Textes, Frag-
ments, Analyses. 3 volumes in-12..... \$2.63

Vies de Quatre des Premières Mères de la Visitation

Par la R. Mère DE CHAUGY

REPRODUCTION INTÉGRALE DE L'ÉDITION DE 1659, ENRICHIE D'EXTRAITS
INÉDITS DES MANUSCRITS ORIGINAUX

PUBLIÉE PAR LES SOINS DES RELIGIEUSES DE LA VISITATION D'ANNECY

In-8° \$1.25

Histoire de la Vénérable Mère Marie de l'Incarnation

Première Supérieure du Monastère des Ursulines de Québec

D'après Dom Claude Martin, son fils

Ouvrage entièrement remanié, complété à l'aide de plusieurs autres historiens
et de nouveaux documents

PRÉCÉDÉ D'UNE INTRODUCTION GÉNÉRALE PAR M. L'ABBÉ LÉON CHAPOT
AUMONIER DU MONASTÈRE DE SAINTE-ORSULE DE NICE

2 volumes in-8° avec 2 portraits \$2.00

VIE DE S. E. LE CARDINAL GUIBERT

ARCHEVÊQUE DE PARIS

Par M. l'abbé PAGUELLE de FOLLENAY

VICE-RECTEUR DE L'INSTITUT CATHOLIQUE DE PARIS

2 volumes in-8° écu avec 2 portraits..... \$2.50

R. P. LÉOPOLD DE CHERANCÉ

St François d'Assise. 6e édition. In-12 avec portrait..... \$0.63

St Antoine de Padoue. 11e mille. In-12, gravure..... 0.35

Ste Marguerite de Cortone. 2e édition. In-12 avec gravure.. 0.35

CLAUDIA STELLA

CHRONIQUE LYONNAISE DU XVII^e SIÈCLE

A MADAME LAURE BERNARD

(suite)

Mais elle était morte, son gendre aussi, après avoir dissipé en folles entreprises la petite dot de Claudine, — et celle-ci, veuve à vingt-cinq ans, avait vécu du travail de ses mains et des secours envoyés par le jeune peintre. — C'était donc avec tristesse que Stella vit de loin s'ouvrir la porte du logis, et la robe noire de sa sœur apparaître sur le seuil. Mais les gracieux visages de ses nièces, les fleurs qui ornaient la maison, et la joie de la vieille servante et du vieux Girodon, père nourricier de Claudine Boussonnet, effacèrent les nuages du front du peintre, et il embrassa gaiement toute la compagnie.

II

A LA MAISON

Plus me plaist le séjour qu'ont
baste mes ayeux
Que des palais romains le
front audacieux.

(DU BELLAY)

La maison de Jacques Stella, construite au seizième siècle sur les ruines d'une antique villa, était petite, mais commode, et solidement assise sur une terrasse de construction romaine. Deux sources vives égayaient son enclos, planté de légumes et d'arbres fruitiers, et une troisième fontaine, fraîche comme de la glace, coulait dans la cave taillée en plein roc. Une

treille entourait la maison, et la vigne alors en fleur répandait son odeur suave. Un grand atelier, construit en pisé par le père de Jacques Stella, s'élevait à gauche et en amont du logis, et depuis bien des années ne servait plus qu'à serrer les plantes l'hiver et ranger les outils de jardinage. Mais, pour l'arrivée de son frère, Claudine Boussonnet l'avait fait remettre en bon état, et ce fut dans cette vaste pièce éclairée au nord que les porteurs se déchargèrent.

Stella les paya largement, la servante leur versa quatre verres de bon vin, et le peintre, en demandant aussi, s'écria :

— C'est du vin de Sainte-Foy !
Oh ! comme je l'aime mieux que
le vin d'Orvieto ! A votre santé,
les Lyonnais !

— A votre bienvenue, monsieur ! — Ils trinquèrent, et Stella, les congédiant, dit qu'il était trop fatigué pour rien déballer ce soir même, et alla rejoindre sa sœur et ses nièces dans la salle à manger, où l'attendait un simple et bon repas. Il fit honneur aux mets traditionnels de Lyon, les cervelas, le bugnes, et les tanches de la Saône, causa des incidents de son voyage, et, après la prière du soir, se retira dans sa chambre, non sans avoir recommandé à Antoine de l'éveiller de grand matin.

— Je veux monter à Four-

vières pour entendre la première messe, dit-il.

Heureux qui peut revoir la maison, la chambre où furent son berceau et ses premiers bonheurs ! heureux qui ne les retrouve pas possédées par l'étranger, souillées, défigurées ou désertes !—Stella revit avec joie sa chambre d'autrefois. Sa mère et sa sœur n'y avaient rien changé. C'était le même lit à colonnes, entouré de rideaux verts, la même armoire de chêne, la lourde table aux pieds tournés, et à travers les petites vitres losangées, le même vieux mur couvert de giroflées et de pariétaires, et l'allée fuyante sous les cerisiers du voisin. Une Vierge peinte par le grand-père de Jacques et un crucifix d'ivoire ornaient cette chambre située en contre-bas de la terrasse, et où régnait toute l'année une température égale. Autour de la fenêtre les feuilles encore rougeâtres de la vigne naissante déployaient leurs fines découpures éclairées par la lune, et dans les cerisiers chantait un rossignol.

Et ce fut à cette douce sérénade que s'endormit Jacques Stella.

Le mont Blanc commençait à se teindre de rose quand un coup léger frappé à la porte avertit le peintre qu'il était temps de se lever. Il fut prêt en quelques minutes, et, prenant le bras d'Antoine, sortit sans bruit de la maison, aux premières lueurs de l'aurore. Déjà, quelques pèlerins gravissaient la montée, et s'acheminaient en priant vers le petit sanctuaire.

Trois femmes voilées précédaient Stella. Arrivées devant

la porte du nouveau monastère de la Visitation, place de l'Antiquaille (1), elles se retournèrent, et Stella s'écria :

—Je vous croyais encore endormies ! A la bonne heure, voici de vraies Lyonnaises ; et il les embrassa. Offrant alors le bras à sa sœur, il marcha un peu en arrière des jeunes filles et d'Antoine.

—Vos enfants sont encore plus aimables que je ne l'espérais, dit-il à Claudine : vous êtes une heureuse mère.

—Oh ! oui, mon frère, c'est bien vrai. Antoine est aussi laborieux, aussi doux que ses sœurs. N'est-ce pas que Mariette est bien belle ?

—Charmante, mais Claudia me plaît encore plus, quoique moins jolie. Qu'elle a donc l'air sérieux et intelligent !

—Elle l'est, en effet ; mais Mariette a aussi bien de l'esprit. Elle s'entend mieux au ménage que Claudia. Son plus grand bonheur est de faire des confitures. Les bugnes que vous avez mangées hier étaient de sa façon. Il faut la voir aller au marché avec Toinon. Comme elle s'y prend bien ! Sa sœur, au contraire, trouve toujours que l'on vend bon marché. Je l'ai vue donner des gratifications à de pauvres gens de la campagne qui lui apportaient des bluets et d'autres mauvaises herbes. C'est une étrange fille...

On arrivait au seuil de l'étroite chapelle, encombrée d'exvoto, déjà pleine de fidèles, et où plus de cent cierges allumés éclairaient l'image miraculeuse de la Vierge de Fourvières, dont

(1) Les Filles de Sainte-Marie l'avaient fondé en 1630, sur l'emplacement du palais des Empereurs.

une robe de dentelle d'or étincelante de diamants ne laissait apercevoir que le visage noirci par les siècles et couronné d'un diadème de pierres précieuses.

Toute la famille de Stella s'agenouilla, fit ses dévotions à la prochaine messe, et ne quitta pas la chapelle sans avoir placé un beau cierge historié devant l'image de Notre-Dame.

En redescendant, un frugal déjeuner, tel qu'on les faisait alors que le thé, le café et le chocolat n'étaient pas encore à la mode en France, fut servi à la famille. Stella fit fête au fromage de lait de chèvre, au joli vin clair, et rendit justice au mérite des confitures et des pâtisseries de ses nièces. Mais il eut vite expédié toutes ces bonnes choses, et passa dans l'atelier avec Antoine pour débarrasser d'abord les cadeaux qu'il apportait. Tout en faisant le ménage, les jeunes filles se disaient :—Auront-ils bientôt fini ? Leur attente ne fut pas longue, et Antoine, tout joyeux, les appela ainsi que leur mère.

L'oncle avait étalé sur une table tous ses présents : il y avait deux colliers en perles de Venise, un joli miroir, des vases étrusques, deux ou trois petits bronzes antiques, un costume complet de paysanne d'Albano, un camée monté en bague, et plusieurs croquis faits dans la campagne de Rome et dont les uns étaient signés Jacques Stella et les autres Guaspre et Nicolas Poussin.—La mère et les enfants émerveillés, se récrièrent.

—Choisissez, dit Stella ; d'abord la maman, ensuite Claudia, Mariette et Antoine ; chacun prendra un objet à tour de rôle,

et ainsi de suite tant qu'il y en aura. A vous ma sœur.

—Dame, mon frère, c'est embarrassant. J'aime les choses utiles. Ah ! voilà ! — Ce pot rouge à bonshommes noirs pourra me servir à serrer du beurre ou des cornichons... Il est bien joli !

—Parbleu, je le crois bien, ma sœur ! Un vase étrusque qui vaut trois louis !

—Trois louis ! cette cruche sans anse ! pas possible. Oh ! alors, je n'y mettrai rien que des bouquets. A toi Claudia.

Claudia prit un dessin de Stella, une vue de Rome.

Son oncle, un peu étonné, ne dit rien et attendit.

—A Mariette, à présent.

Mariette, sans hésiter, mit la bague à son doigt.

—A toi, neveu.

Antoine choisit un petit bronze, un faune dansant, merveilleux petit chef-d'œuvre.

—Bravo, dit l'oncle : tu seras un Stella, toi. A la maman.

—Je ne sais quoi prendre ; choisis pour moi, Mariette.

—Prenez le miroir, maman, vous me le donnerez.

—C'est cela, je prends le miroir ; jamais je n'en ai vu un si grand.

Il avait six pouces de hauteur, mais alors c'était une merveille.

—A toi, Claudia.

Claudia prit un croquis du Poussin.

Et, jusqu'à la fin, ce fut ainsi, si bien que Mariette eut deux colliers, s'habilla en Albanaise, et, folle de joie, passa bien deux heures à rire devant le miroir, tandis qu'Antoine et Claudia se partagèrent les bronzes et les dessins, et parurent encore plus heureux que leur jolie sœur.

—Ah çà! dit Stella, j'espère que mon tour viendra, à moi? N'avez-vous rien à me donner? Montre-moi tes desseins, Antoine? commences-tu à graver?

—Oui, mon oncle. Je vais chercher tout ce que j'ai ici, mais ma planche est chez mon patron, rue de la Juiverie.

Voyons les dessins, c'est l'essentiel.

Antoine sortit de l'atelier, suivi par Claudia, et ils reparurent bientôt, portant à eux deux un grand et lourd carton.

Stella l'ouvrit et prenant les dessins un à un, les posa sur la table et sur les chaises, et les examina longtemps sans rien dire. Mariette et sa mère, ennuyées de ce silence, s'en allèrent, et Antoine et Claudia, se tenant par la main, attendaient, inquiets.

Enfin Stella dit, en désignant deux dessins.

—Ceux-là ne sont pas de la même main que les autres. Qui a fait celui-ci?

—C'est ma sœur, dit Antoine tout joyeux: n'est-ce pas, mon oncle, qu'elle dessine mieux que moi?

—Elle a fait cela toute seule, vrai?

—Absolument seule. Ma sœur ne prend pas de leçons comme moi. Je lui raconte celles que me donne mon maître, et elle étudie dans sa chambre, quand elle a fini son ouvrage. Et elle grave aussi, mon oncle. Ça, c'est moi qui le lui ai appris; voyez plutôt.

Il mit sous les yeux de Stella l'épreuve d'un morceau d'ornement.

—C'est bien, c'est très bien! Quel dommage que tu ne sois pas garçon!

Claudia, rouge de plaisir, remercia son oncle et dit:

—Mais Antoine travaille bien aussi, n'est-ce pas mon oncle.

—Oui, ma chère fille, et s'il veut, je ferai de lui un maître peintre. Allons le dire à sa mère.

Ils rejoignirent la maman, et le reste du jour fut employé à déballer les toiles, et à installer le chevalet et la boîte à couleurs de l'oncle, qui voulait, disait-il, se mettre au travail dès le lendemain.

Jacques Stella avait apporté de Rome quelques tableaux qu'il voulait retoucher avant de se rendre à Paris.

(à suivre.)

D. W. & A. E. BRUNET

Représentant SPERLING & CO.

Banquiers et Courtiers de Londres, Angleterre

ACHAT ET VENTE DE VALEURS DIVERSES:

Débitures du gouvernement, de chemins de fer, de municipalités, de corporations scolaires, de fabriques et de communautés religieuses.—Les municipalités, les corporations scolaires et les fabriques qui désirent emprunter trouveront avantage à se mettre en relation avec

D. W. & A. E. BRUNET

Téléphone Bell 2313.

Adresse télég. Spernet Montréal. 30, rue St-Jacques, Montréal.